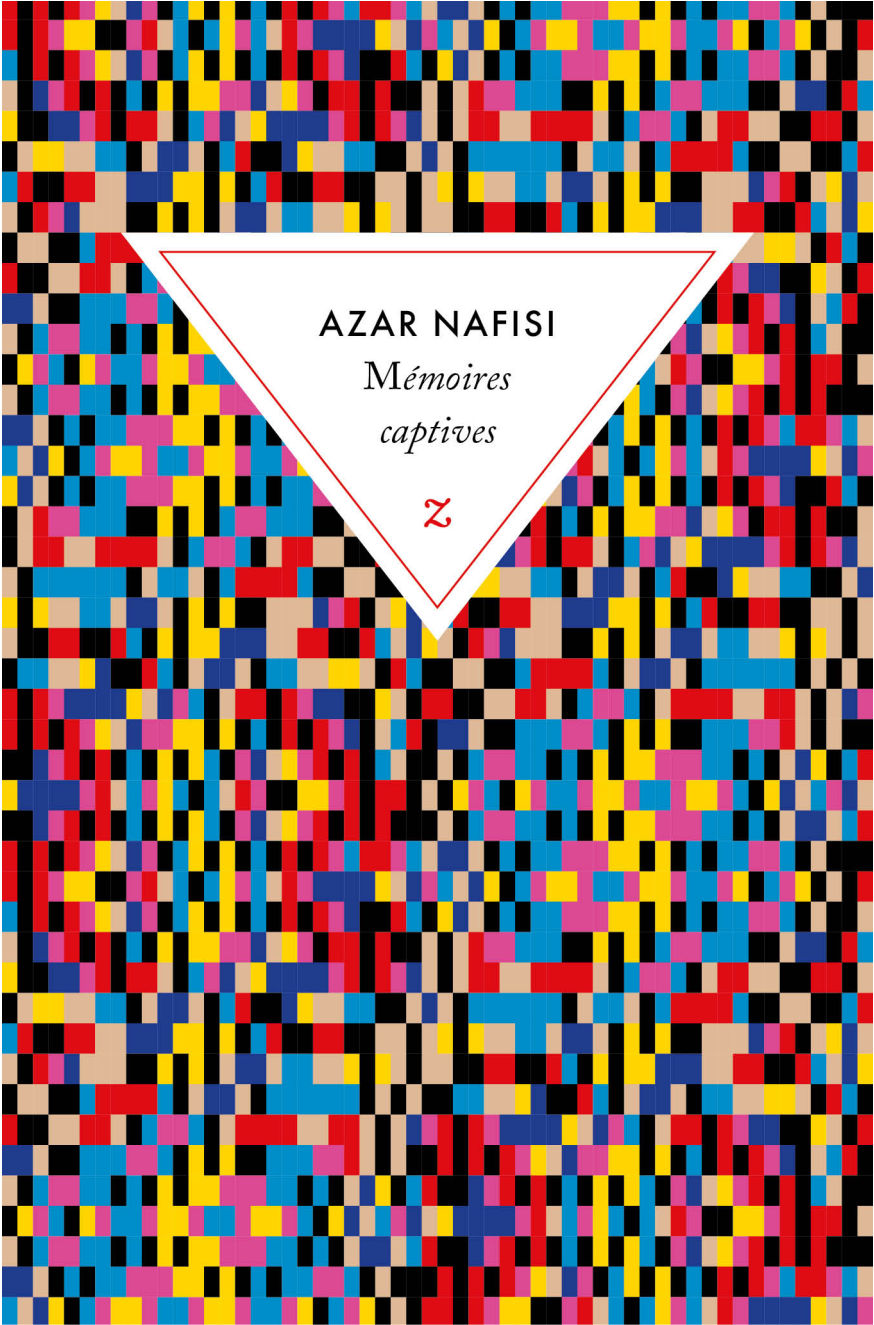




AZAR NAFISI

*Mémoires
captives*



• IRAN

Azar Nafisi, romancière : « Le combat des Iraniens n'est pas seulement une résistance politique, mais une lutte existentielle »

Par Ghazal Golshiri

Publié le 16 décembre 2022 à 18h00, modifié le 16 décembre 2022 à 18h00

Lecture 3 min.

Article réservé aux abonnés

Offrir l'article

PORTRAIT | Avant de partir en exil aux Etats-Unis en 1997, l'autrice de « Lire Lolita à Téhéran » était enseignante à l'université de Téhéran. Se consacrant désormais entièrement à l'écriture, elle multiplie les interventions dans les médias pour soutenir ses compatriotes.



La romancière et professeure de littérature Azar Nafisi, le 4 décembre 2022 à Paris. BETTINA PITTALUGA

Malgré son départ d'Iran, en 1997, la romancière irano-américaine Azar Nafisi s'est longtemps vue, en rêve, dans son appartement de Téhéran. Ces rêves-là ont cessé. L'immeuble a été détruit, comme beaucoup d'anciens bâtiments de la capitale. Mais depuis le début du soulèvement, la romancière de 75 ans fait désormais ce rêve en plein jour : celui de retourner dans son pays natal. Elle en parle à ses amis étrangers, leur promet de les inviter là-bas.

« *L'Iran fait partie intégrante de moi, je l'oublie parfois*, confie-t-elle le 3 décembre, de passage à Paris pour une rencontre avec des lecteurs. *Il fallait peut-être un événement comme ce soulèvement pour réveiller cette partie de moi, pour que j'en reprenne conscience.* » L'autrice du roman à succès *Lire Lolita à Téhéran* (Plon, 2004) a compris que « *quelque chose d'exceptionnel* » se passait dans son pays d'origine, lorsque son mari, qui suit de près l'actualité, lui a dit quel était le slogan des manifestants : « *Femme, vie, liberté* ».

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

Pour elle, l'enjeu de la révolte est littéralement vital : « *Ce mouvement a un but : retrouver la vie, parce que la République islamique nous a privés de celle que nous aurions toujours voulu avoir. En récupérant la liberté, nous récupérerons aussi la vie perdue. Le combat des Iraniens n'est pas seulement une résistance politique, mais une lutte existentielle.* » Contrairement aux précédents mouvements de contestation en Iran, celui qui se déroule depuis septembre n'appelle guère à des réformes au sein du régime. « *Les manifestants savent que ce régime n'est pas réformable, ce qu'ils veulent, c'est la chute du système, c'est-à-dire une révolution* », affirme l'écrivaine.



authorazarnafisi
Washington D.C.

[Voir le profil](#)





[Voir plus sur Instagram](#)

642 mentions J'aime
authorazarnafisi

In 1981, I was expelled from teaching at the University of Tehran for refusing to veil. Since then I have hoped for a day like today when Iranian women courageously cast off their veils. My hope is close to the new reality in Iran!

This photo was taken last week at a protest in solidarity with the women and men in the Iranian streets. We will continue protesting the regime from afar!

#زن_زندگی_آزادی
 #MahsaAmini #IranProtests2022 #مهسا_امینی

Voir les 20 commentaires

Ajouter un commentaire...

Azar Nafisi est issue d'un milieu aisé. Sa mère a été un temps sénatrice, son père maire de Téhéran, de 1961 à 1963. Amoureux de la littérature et du cinéma, il lui transmet très tôt l'amour de l'art. Quand elle a 13 ans, ses parents décident de l'envoyer suivre sa scolarité au Royaume-Uni. Elle poursuivra ses études en littérature anglaise et américaine aux Etats-Unis. Membre active de la Confédération des étudiants iraniens à l'étranger, elle se mobilise, avec d'autres partisans de la révolution, contre le régime du chah.

Lire aussi : [En Iran, les étudiants de la prestigieuse université de Sharif aux avant-postes de la révolte](#)

Après le renversement du monarque en 1979, Azar Nafisi retourne en Iran avec son mari, ingénieur en bâtiment et travaux publics. Elle devient enseignante à l'université de Téhéran, au département de littérature anglaise. Mais, quand le voile devient obligatoire dans les universités, en 1981, elle quitte son poste en signe de protestation.

Pouvoir subversif de la littérature

Six années plus tard, la romancière enseigne à nouveau, à l'université Allameh Tabataba'i, à la faveur d'une période de libéralisation, avant de présenter une nouvelle fois sa démission, en 1995, face aux restrictions imposées par l'établissement. L'université n'accepte pas sa démission, mais la licencie en 1997.

Durant ces deux années, la professeure convie chez elle, tous les jeudis matin, sept de ses meilleures étudiantes pour lire ensemble, loin de la censure et de la répression, des œuvres littéraires. Certaines sont interdites par le régime, comme *Lolita*, de Nabokov, ou *Madame Bovary*, de Flaubert.

Lire aussi : [En Iran, la contestation passe aussi par l'art](#)

Figure des cercles littéraires et académiques en Iran, Azar Nafisi, qui a toujours cru au pouvoir subversif de la littérature, racontera les souvenirs de son club de lecture dans *Lire Lolita à Téhéran*. Traduit dans une trentaine de langues, ce livre ouvre une fenêtre inédite sur la vie quotidienne en Iran, les rêves brisés de certains révolutionnaires après l'instauration de la République islamique d'Iran, les méthodes répressives de cette dernière et le refuge que certains ont trouvé dans la littérature.

Universités prestigieuses

En 1997, l'écrivaine décide finalement de s'exiler à Washington avec son mari et ses deux enfants. Aux Etats-Unis, elle enseigne dans les universités les plus prestigieuses et écrit plusieurs livres : *Mémoires captives* (2008 ; Plon, 2011), une fresque familiale, *La République de l'imagination* (2014 ; JC Lattès, 2016), un essai sur l'importance de la fiction et de l'imagination dans les dictatures comme dans les démocraties. Aujourd'hui, [Azar Nafisi se consacre entièrement à l'écriture](#). Son dernier livre, *Read Dangerously : The Subversive Power of Literature in Troubled Times* (2022, non traduit), est une collection de lettres adressées à son père décédé, dans lesquelles la romancière évoque

les travaux des grands écrivains comme Salman Rushdie et Toni Morrison.

**ons encourager
stants, quelles
nos convictions
ou l'issue du
it. » Azar Nafisi**

Elle continue aussi de suivre de près l'actualité du milieu de l'édition en Iran. Ces jours-ci, à en croire les libraires et les journalistes littéraires, les livres parmi les plus achetés sont ceux du dramaturge tchèque et ancien président Václav Havel (*Le Pouvoir des sans-pouvoirs*) et de Margaret Atwood (*La Servante écarlate*). « *Dans ces ouvrages, nous, les Iraniens, reconnaissons nos propres vies, explique-t-elle. Ces livres nous donnent de l'espoir car ils témoignent de la possibilité de sortir de l'impasse des systèmes totalitaires.* »

Et de citer Václav Havel dans son livre d'entretien avec le journaliste tchèque Karel Hvížďala (*Interrogatoire à distance*, 1989) : « *L'espoir n'est certainement pas la même chose que l'optimisme. Ce n'est pas la conviction que quelque chose va bien se passer, mais la certitude que cela a un sens, quelle que soit la façon dont cela se passe.* » Azar Nafisi fait le parallèle avec la situation dans son pays : « *Le soutien au soulèvement en Iran est - un acte juste, un acte qui fait sens. Nous devons encourager les manifestants, quelles que soient nos convictions politiques ou l'issue du mouvement.* » Depuis trois mois, l'écrivaine multiplie interviews et interventions sur les chaînes de télévision et les radios françaises, américaines et italiennes. « *Le peuple iranien a brisé le silence, se réjouit-elle. Pour nous qui vivons à l'étranger, il est de notre responsabilité d'être sa voix.* »

Ghazal Golshiri



IDÉES ET DÉBATS COMMENT L'IRAN DÉSTABILISE LE MOYEN-ORIENT

Azar Nafisi : "Que vous viviez à Téhéran ou à Washington, le totalitarisme commence par des mensonges"

Grand entretien. L'autrice du best-seller "Lire Lolita à Téhéran" dénonce l'anesthésie des consciences qui s'empare de la société américaine et la censure des livres qui dérangent.

Propos recueillis par Hamdam Mostafavi

Publié le 17/11/2024 à 17:00

📁 Offrir l'article 4



Une femme marche dans la capitale iranienne Téhéran, le 26 octobre 2024
afp.com/ATTA KENARE

Écouter cet article

00:00/11:21

Pendant des années, [Azar Nafisi](#) a abrité un îlot de transgression au cœur même de la République islamique. Dans son salon, à Téhéran, elle recevait des jeunes femmes passionnées de littérature à qui elle faisait découvrir les grands auteurs occidentaux après avoir été interdite d'enseigner à l'université pour avoir refusé le port du voile obligatoire en Iran en 1981. Elle relate ses heures précieuses dans *Lire Lolita à Téhéran*, best-seller mondial paru en 2004. Vingt ans plus tard, les éditions Zulma rééditent l'ouvrage, qui sera bientôt adapté au cinéma avec les actrices franco-iraniennes Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi.

Azar Nafisi, 69 ans, vient également de publier chez Zulma *Lire dangereusement*, un roman épistolaire où elle s'adresse à son père décédé. Ecrit sous le premier mandat de [Donald Trump](#), l'ouvrage raconte les craintes qui l'envahissent alors que son pays d'adoption, où elle vit depuis 1997, est le théâtre d'un radicalisme croissant, et d'une "mentalité de plus en plus totalitaire". De la [République islamique](#) aux [Etats-Unis](#), elle dénonce les censures pernicieuses qui mettent à mal la démocratie. Entretien.

L'Express : Votre dernier ouvrage, *Lire dangereusement*, est un appel à ne pas se laisser endormir l'esprit, à raviver la démocratie et à dialoguer avec ceux qui ont des opinions opposées. A quel point les Etats-Unis sont-ils devenus une société où personne ne peut plus se parler ?

Azar Nafisi : Dans tous mes livres, j'ai exprimé mon inquiétude non seulement à propos des sociétés totalitaires, mais aussi des démocraties. Quand on est un immigré, on regarde son nouveau foyer à travers les yeux de l'ancien. Et on peut se rendre compte : ce qui s'est passé là-bas peut arriver ici. L'Amérique est obsédée par la recherche absolue du confort de l'esprit, les gens ne veulent pas être dérangés dans leurs convictions. Mais bien sûr que les autres nous dérangent ! Parce qu'ils regardent le monde non pas avec nos yeux, mais avec leurs propres yeux. Et ils nous révèlent des choses que nous ne savions pas et que nous ne voulions peut-être pas savoir. Pour citer l'écrivain canado-américain Saul Bellow, qui dit que dans un pays comme l'Union soviétique, dans un système totalitaire, le meurtre et la brutalité sont flagrants, mais que dans une démocratie, on ne tue pas les dissidents, on ne les emprisonne pas.

LIRE AUSSI : "On devrait brûler ces livres" : dans les écoles américaines, la censure bat son plein

Mais ce qui nous menace constamment, c'est l'atrophie des sentiments et de notre conscience endormie, la tentation du confort de l'esprit. Nous voulons ne pas écouter la voix de notre conscience. Nous ne voulons pas être en contact avec la réalité. Une [attaque contre la fiction](#) a lieu en ce moment, pas seulement dans les sociétés totalitaires, mais ici aux Etats-Unis. Des livres sont interdits. On me dit parfois : "je ne veux pas lire ce livre parce qu'il me trouble". Mais bon sang, la vie est troublante ! Si vous ne pouvez pas relever ces défis, comment allez-vous maintenir la démocratie ? De plus en plus, lorsque je parle aux Américains du totalitarisme et des dangers qu'il représente dans une société démocratique, ils me répondent que ça se passe en Iran mais cela ne se produira pas ici. Je réponds généralement que si vous pensez que cela ne peut pas se passer ici, il y a de fortes chances que cela se soit déjà en train d'arriver.

Quel est votre sentiment en tant qu'écrivain face à ces interdictions de livres ?

C'est ce que j'appelle les mentalités totalitaires. Et j'utilise volontairement le terme de mentalités parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une question politique. La lutte contre un système totalitaire n'est pas politique. C'est une question existentielle. Vous vous battez pour votre vie, et "ils" se battent pour vos cœurs et vos esprits. C'est ainsi. Des livres comme *Bluest Eyes*, ou *Beloved* de Toni Morrison, les livres de James Baldwin, sont dérangeants parce qu'ils montrent des aspects de nous-mêmes que nous n'aimons pas. Un système totalitaire est basé sur le mensonge : que vous viviez dans la République islamique d'Iran ou aux États-Unis d'Amérique, le totalitarisme commence par des mensonges.

LIRE AUSSI : Rana Foroohar (Financial Times) : "Ce conflit démographique qui guette les Etats-Unis si les élites ne réagissent pas..."

Ils s'attaquent à trois groupes en premier, les femmes, ceux qui travaillent sur l'imagination et les idées - les écrivains, les poètes -, et les minorités. La

littérature révèle la vérité. Ces hommes et ces femmes, ces écrivains, ces poètes et ces artistes qui sont en prison ou qui ont été tués par des systèmes totalitaires ou dont les livres ont été interdits, n'ont d'autres armes que les mots qu'ils possèdent. Et pourtant, ces mots sont si dangereux pour les mentalités totalitaires qu'un homme puissant qui possède toutes ces forces militaires, des milices et des bombes, comme l'ayatollah Khomeyni [fondateur de la République islamique, qui lança une fatwa [contre Salman Rushdie](#)] ne peut être en paix tant qu'un homme qui n'a que des mots, comme [Salman Rushdie](#), est en vie.

Comment pouvons-nous combattre cet état d'esprit, dans un endroit totalitaire comme l'Iran ?

Depuis plus de quarante ans, la République islamique essaie de faire deux choses. La première a été d'amener les femmes à accepter ses règles, ses normes, et la deuxième à faire en sorte que les écrivains, les artistes, les poètes et les cinéastes écrivent ce que veut le régime. Ils ont échoué. Dans ce genre de système, vous essayez de défendre votre identité en tant qu'être humain. Lorsque j'étais en Iran, je ne me battais pas politiquement contre ces personnes. Je me battais parce qu'en tant que femme, en tant que défenseur des droits de l'homme, en tant qu'enseignante, en tant qu'amie, en tant que mère, j'avais honte de ce qu'ils voulaient que je devienne.

Parce que lorsque j'ai mis ce voile obligatoire, j'ai disparu. Je me détestais parce que j'incarnais soudain le fruit de l'imagination de quelqu'un d'autre. Ce que certains ont fait, par contraste, en Europe de l'Est ou dans les pays fascistes, c'est d'exprimer leur liberté de manière toujours plus forte. Ces filles sortent dans la rue et se coupent les cheveux, elles savent qu'elles peuvent être tuées à tout moment, mais elles y vont quand même. [Les rues de Téhéran](#) ont parfois été le théâtre de bruits de balles. Que fait le peuple iranien en réaction à cela ? Il descend dans la rue, dans les lieux publics, dans les parcs, et les Iraniens chantent et dansent, pour étouffer le bruit des balles. Le régime n'a pas réussi. Et c'est ce que le peuple iranien a finalement découvert, qu'il a un pouvoir. Que va faire le régime face à des millions de personnes qui descendent dans la rue et qui chantent ? Peut-il vraiment les tuer tous ?

Il semble que depuis que la République islamique existe, il y a toujours eu en Iran de nombreuses personnes qui la combattent. Quel est votre sentiment face au mouvement né en 2022, "Femme, Vie, Liberté" ?

Deux choses importantes à propos de ce mouvement : il s'est construit à partir des mouvements des mères, des grands-mères et même des arrière-grands-mères de ces jeunes gens. Nous ne devrions pas l'oublier. La deuxième chose, c'est que ma génération n'a jamais eu foi en la République islamique, mais beaucoup d'Iraniens pensaient que ce système pouvait changer progressivement grâce à des réformes. A [chaque présidentielle](#), le régime présentait quelqu'un comme réformateur et le peuple votait pour lui. Mais arrivés au pouvoir, rien ne changeait. Les jeunes aujourd'hui refusent d'entrer dans ce jeu.

LIRE AUSSI : Shirin Ebadi : la révolution des femmes au Moyen-Orient, un mouvement irréversible

Depuis que je suis arrivée aux États-Unis, chaque fois que je parle de la situation des femmes en Iran, quelqu'un se lève et dit : "Mais c'est leur culture. Vous êtes occidentalisée". Cela m'énerve vraiment. Ces gens sont ignorants, ils ne connaissent pas l'Iran. Au début de la révolution, alors que la République islamique commençait en Iran, il y a eu une grande manifestation de femmes contre le régime. L'un de leurs slogans était : "La liberté n'est ni orientale ni occidentale. La liberté est universelle". Si la lapidation, la polygamie, le mariage à l'âge de neuf ans sont ma culture, alors l'esclavage, le fascisme, le communisme sont la culture de l'Occident. Je pense à l'Afghanistan aussi. Ceux qui disent de telles choses ne peuvent pas s'imaginer vivre un seul instant sous les talibans. Notre rôle est de révéler la vraie culture de ces pays. Ces personnes sont arrogantes parce qu'elles ont l'impression que la liberté ne doit être que le privilège de l'Occident.

Dans votre dernier livre, vous dites que Trump partage avec les dirigeants de la République islamique la cruauté, l'incompétence et le mépris pour la vie humaine. Vous vivez aux États-Unis aujourd'hui, que ressentez-vous à l'idée que Trump revienne au pouvoir ?

Je ressens de la colère et de l'indignation. Pas tant contre Trump, mais contre les gens ordinaires et décents qui ont voté pour lui. On peut être gentil avec ses voisins, mais on peut aussi être indifférent à l'angoisse des autres, à la douleur des autres. C'est ce que cela m'inspire. Depuis que j'ai quitté la République islamique, j'ai emporté avec moi de l'anxiété et de la peur. J'ai parfois l'impression que cette anxiété coule comme le sang dans mes veines. L'élection de Trump la ravive. Mais cela m'a aussi permis d'apprendre à quel point chacun d'entre nous a du pouvoir.

“
”

VOUS SAVEZ, LE TOTALITARISME EST TRÈS SÉDUISANT. LA DÉMOCRATIE EXIGE DE NOUS QUE NOUS SOYONS RESPONSABLES.

Trump a remporté le vote populaire aux Etats-Unis. Beaucoup d'Iraniens ont aussi suivi l'ayatollah Khomeyni à l'époque. Comment l'expliquez-vous ?

Cela nous ramène au début de notre conversation sur le fait que les gens veulent vivre dans un certain confort moral. Vous savez, le totalitarisme est très séduisant. La démocratie exige de nous que nous soyons responsables. Saul Bellow, toujours, dit : "Ceux qui ont survécu à l'épreuve de l'Holocauste, comment survivront-ils à l'épreuve de la liberté ?" Parce que la liberté et la démocratie sont des épreuves très difficiles à surmonter. Il est beaucoup plus facile de se remettre dans les mains de Trump, du guide suprême iranien Ali Khamenei ou de Hitler et se dire qu'ils s'occupent de nous. Les habitants de ma deuxième patrie, l'Amérique, ont oublié que cette liberté n'a pas toujours existé, que des millions et des millions de personnes sont mortes et meurent encore aujourd'hui. Pour que nous ayons cette liberté, il faut l'entretenir et la protéger. Malheureusement, nous y avons renoncé.

“
”

LES FAITS SONT DEVENUS TRÈS DANGEREUX, PERSONNE NE VEUT LES ENTENDRE.

Pensez-vous que les réseaux sociaux jouent leur part ?

Oui, je blâme les réseaux sociaux. Regardez le rôle qu'ils ont joué pendant les élections. Je plains vraiment les pauvres journalistes d'aujourd'hui parce qu'ils se retrouvent dans des polémiques dans lesquelles ils n'ont jamais demandé à être entraînés. Juste parce qu'ils traitent des faits, et les faits sont devenus très dangereux, personne ne veut les entendre. Avec les réseaux sociaux, vous pouvez répandre tant de mensonges et rien ne vous arrive. Je pense qu'il devrait y avoir un contrôle. Cependant, dans les sociétés répressives, ils deviennent l'un des moyens de se connecter au monde.

Justement, l'image d'une jeune Iranienne qui se déshabille sur un campus en protestation a fait le tour du monde. Qu'avez-vous ressenti lorsque vous avez vu cette video ?

Elle m'a brisé le cœur. Elle a transformé son corps, tout ce qu'elle est, en un acte de protestation silencieuse. Cela va au-delà du courage. C'est une question personnelle et existentielle et ceux qui la réduisent à une seule expression politique ne nous font pas de bien.

LIRE AUSSI : Iran : les méthodes glaçantes du régime pour faire passer les opposants pour des "fous"

Voyez-vous tout de même l'avenir avec optimisme pour l'Iran ou pour les Etats-Unis ?

Vaclav Havel dit que l'espoir n'est pas l'optimisme. Il dit que nous faisons les choses dans l'espoir, non pas parce que nous allons être récompensés et non pas parce que nous savons ce qui va se passer ensuite. Nous espérons parce que c'est la bonne chose à faire. Je pense donc qu'il est très important, de faire preuve de résilience face à un état d'esprit si répressif, de ne pas abandonner, de ne pas renoncer à soi-même.



Hamdam Mostafavi

Directrice adjointe de la rédaction, en charge du développement éditorial et du numérique

[Voir tous ses articles](#)

SPÉCIAL ÉTATS-UNIS

Le rendez-vous
des livresLes Hommes de toujours,
d'A.M. Homes. P. 16Confession américaine,
d'Eddy L. Harris. P. 16Martyr !,
de Kaveh Akbar. P. 16

«Un livre de fiction est dangereux pour un Khamenei ou un Trump»

ENTRETIEN

LITTÉRATURE

Née en Iran, Azar Nafisi vit aux États-Unis depuis 1997. Dans *Lire dangereusement*, paru en français, elle s'insurge contre la tyrannie qui règne dans son pays d'origine et « l'assoupissement de la conscience » dans celui où elle réside.

L

es éditions Zulma publient en français *Lire dangereusement*, dernier ouvrage d'Azar Nafisi. Née à Téhéran en 1955, elle est la fille d'un ancien maire de cette ville, condamné à quatre ans de prison sous le règne du shah d'Iran. Exilée aux États-

Unis, elle y enseigne la littérature. Son premier livre, *Lire Lolita à Téhéran* (Zulma, 2004), lui avait valu le prix du meilleur livre étranger et celui des lectrices d'*Elle*. Depuis les États-Unis, à quelques jours de l'élection présidentielle, elle évoque le pouvoir infini de la littérature contre toute tyrannie.

Vous avez quitté l'Iran à 13 ans pour y revenir et y enseigner - y compris clandestinement - avant d'en partir définitivement. Vous êtes, depuis 2008, citoyenne des États-Unis. Un comparatif peut-il être dressé entre ces deux pays ?

Arrivée aux États-Unis, j'ai senti que quelque chose n'allait pas. Si, dans les pays fascistes ou staliniens, les crimes sont évidents, dans les démocraties, la menace est d'un autre ordre, que j'appellerai l'assoupissement de la conscience et l'atrophie des sentiments. Dans toutes les formes de

pensée totalitaire, qu'il s'agisse de Trump ou de l'ayatollah Khamenei, les premières cibles sont les femmes, l'imagination, les idées et les minorités. En Iran, on emprisonne les écrivains. Aux États-Unis, de nombreux classiques de la littérature amé-

« En Iran, on emprisonne les écrivains. Aux États-Unis, de nombreux classiques de la littérature américaine sont prohibés. »

ricaine sont aujourd'hui prohibés. La littérature et les arts ont un pouvoir d'action. Par essence, toute fiction est démocratique. Un vrai roman ne supprime pas les voix discordantes ou gênantes. Un livre de fiction est dangereux pour un Khamenei ou un Trump. La littérature a toujours à voir avec la vérité. Les tyrans en ont peur. Il leur faut supprimer écrivains et lecteurs pour exister. Le combat à mener dépasse la seule politique. C'est un combat pour la vie. C'est d'ailleurs le slogan du mouvement de protestation en Iran : « Femme, Vie, Liberté ».

Quel regard portez-vous sur ce mouvement ?

En Iran, les livres, les arts, la musique sont une façon d'exister face à la mort. Là-bas, rire et écouter de la musique en public est interdit. La vie est interdite ! Le régime iranien tire à balles réelles sur les femmes qui ne portent pas le hidjab obligatoire. Est-ce que la population prend les armes ? Non. Les gens vont dans les rues, les femmes ôtent leur voile, chantent et dansent. Cela couvre le bruit des balles et le silence. Le courage des femmes là-bas est incroyable. Elles sortent sans savoir si elles rentreront chez elles. Et pourtant elles sortent. Elles deviennent si puissantes que le régime veut les tuer et les enfermer. Le régime est faible. Le seul langage qu'il connaisse est celui des armes, mais les Iraniens contrôlent la rue.

Êtes-vous pessimiste au sujet de l'élection présidentielle du 5 novembre aux États-Unis ?

J'essaie de ne pas l'être. Je ne suis pas optimiste non plus, mais je m'oblige à cultiver l'espérance. Je suis très inquiète de ce qu'il se passe aux États-Unis et je ne veux pas être faussement optimiste, mais je continue à me dire que les États-Unis



KEITH MORRIS/HAY FOTOS/ALAMY STOCK PHOTO

Des lettres contre le néant

Entre la dictature religieuse et la démocratie menacée, l'écrivaine établit un parallèle glaçant, où l'incertitude est en première ligne.

Lire dangereusement, d'Azar Nafisi, traduit de l'anglais par David Fauquemberg, Zulma, 352 pages, 22,50 euros

De 1979 à 1997, Azar Nafisi a enseigné la littérature anglaise et américaine en Iran. Elle a même tenu un séminaire clandestin sur les chefs-d'œuvre jugés décadents là-bas, tels les romans de Nabokov, Henry James, Virginia Woolf, Saul Bellow, James Joyce. Elle a raconté ce combat valeureux dans *Lire Lolita à Téhéran*. Aujourd'hui, *Lire dangereusement* s'avance sous la forme de lettres, cinq au total, adressées à son défunt père, son « cher Baba jan », écrit-elle avec tendresse. Rédigées sous la présidence de Donald Trump, elles s'échelonnent entre novembre 2017 et juin 2020. Hors des sentiers battus, Azar Nafisi évoque de grandes figures de la littérature, de Salman Rushdie à Margaret Atwood, en passant par Zora Neale Hurston, Toni Morrison ou James Baldwin, qu'elle évoque longuement au moment de l'assassinat de George Floyd par la police de Minneapolis. « Je ne peux plus dormir ni

manger », écrit-elle alors. Elle se souvient de l'angoisse et de la peur qu'elle a éprouvées en 2017, lorsqu'elle a assisté, de loin, aux événements de Charlottesville en Virginie, avec ces nationalistes blancs tenant à bout de bras des drapeaux nazis, des torches et des fusils. « J'ai éprouvé le même genre d'effroi » que sous la République islamique.

La romancière se sert d'œuvres de fiction des auteurs sus-cités, qu'elle analyse avec lucidité, comme autant d'armes de résistance propres à battre en brèche la pensée unique et la polarisation imbécile. Elle prône l'ambiguïté, la contradiction, la rencontre physique et concrète avec un autrui rendu fantomatique, voire virtuel, via le smartphone qui le déshumanise. Elle dresse surtout un parallèle glaçant entre les méthodes de la République islamique qu'elle a connues et la situation désastreuse des États-Unis sous l'ère Trump, Covid compris, lorsque pullulaient les théories du complot, quand l'homme à la houppe peroxydée déclarait qu'il fallait injecter de la Javel pour guérir du virus. Ainsi Azar Nafisi nous invite à « lire dangereusement », afin de mettre en échec les conséquences délétères de « l'ignorance alliée au pouvoir ». ■

M. S.

sont le pays où la Déclaration d'indépendance invoque les droits de tous, de la vie, de la liberté.

Vous avez connu la guerre Iran-Irak. Quels sont vos sentiments, à l'heure où le conflit entre Israël et votre pays natal prend de l'ampleur ?

Ces deux pays ne pensent pas à leur population. Il n'est pas rare que je me réveille en pleine nuit, encore aujourd'hui,

« Dans l'exil, les guerres, les révolutions, j'ai saisi qu'il était impossible de s'appuyer sur un vrai "chez soi". »

effrayée par les sirènes qui me rappellent la guerre. Ni Netanyahu ni Khamenei ne recherchent la paix. Ils veulent vivre dans un état de crise permanente.

Diriez-vous que la littérature et l'écriture vous ont, en quelque sorte, sauvée ?

Quand j'ai eu 13 ans, mes parents m'ont envoyée en Angleterre. J'ai réalisé qu'il était facile de perdre son foyer. Dans l'exil,

les guerres, les révolutions, j'ai saisi qu'il était impossible de s'appuyer sur un vrai « chez soi », car une maison peut devenir comme une bombe et nous tuer. J'ai donc créé, où que j'aie, un « monde portatif » – expression volée à Nabokov – constitué de livres. Je transporte ma bibliothèque où je veux. Personne ne peut m'en empêcher ni me la confisquer.

Lire dangereusement, dès le titre, est d'ailleurs un plaidoyer en faveur de la lecture et de la littérature...

À la fin, je cite Nabokov : « Les lecteurs sont nés libres et ils doivent le rester. » Nous devons briser le silence. Les lecteurs participent à ce combat. La littérature est basée sur la curiosité, le désir de savoir, de nous connaître nous-mêmes, de connaître les autres. Nabokov, encore, a écrit : « La curiosité est l'insubordination dans sa forme la plus pure. » Je ne sais pas ce que je vais écrire quand j'écris. C'est aussi pour cela que je lis. Pour savoir ce que je pense. C'est ce qui est dangereux pour la pensée totalitaire, qu'elle vienne des États-Unis ou d'Iran. C'est aussi pourquoi la littérature est tellement centrale et risquée. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MURIEL STEINMETZ
TRADUCTION ASSURÉE PAR ANTONELLA FRANCESCHI

Annonces classées Passez votre annonce dans
l'Humanité + l'Humanité magazine + www.humanite.fr

Contactez
- Laure Thiery
01 49 22 74 89
laure.thiery@comediance.fr



Vacances

LVJ créateur de voyages riches de découvertes et de rencontres vous propose une nouvelle escale :

Corée du Sud

La Corée, pays de matin calme est une destination d'Extrême-Orient encore méconnue mais son mélange de traditions et de modernité vous surprendra !

28 février au 14 mars 2025 (15 jours/12 nuits)
Prix TTC (taxes aériennes incluses sujet à modification)
A partir de 4160 € (minimum 20 personnes)

Détail des programmes sur demande, informations et réservations

LVJ/TLC
02 79 01 02 68 contact@lvj-voyages.com

Divers

REVOLUCION CUBA
Sur les Traces de la Révolution...
1er Mai à La Havane

2980€TTC
par pers. en chb DBL
(16 jours)
22/04/25 - 07/05/25

Libre Découverte...

3150€TTC
par pers. en chb DBL
(21 jours - toute l'île)
06/03/25 - 28/03/25

2660€TTC
par pers. en chb DBL
(16 jours)
04/04/25 - 19/04/25

Programme & Inscriptions
www.cubalinda.fr
05 53 08 96 66

Azar Nafisi : « Le régime iranien n'a aucune possibilité de se réformer parce qu'il est totalitaire »

“

entretien

Azar Nafisi

Ecrivaine

Un livre a rendu l'Iranienne Azar Nafisi mondialement célèbre : Lire Lolita à Téhéran (1), où elle raconte les réunions clandestines avec quelques étudiantes qu'elle a organisées chez elle. Exilée aux États-Unis depuis 1997, cette ancienne professeure de littérature commente le mouvement de protestation en cours, le replaçant dans une longue tradition de lutte des femmes en Iran.

Recueilli par Marianne Meunier, le 13/10/2022 à 18:13

 réservé aux abonnés

 Lecture en 2 min.



> Dans ce dossier

Iran : dernières actus

Chute de Bachar Al Assad en Syrie : l'Iran privilégie sa survie



DÉCRYPTAGE – Quelles conséquences politiques après la chute de Bachar Al Assad ?



Syrie : à la frontière avec le Liban, les réfugiés célèbrent la chute du régime Al Assad



Syrie : retour en 10 dates sur la dictature de Bachar Al Assad



[Voir plus d'articles](#)

La Croix : Quelle est la singularité du mouvement de contestation qui secoue aujourd'hui l'Iran par rapport à ceux de 2009, 2017 ou encore 2019 ?

Azar Nafisi : Les mouvements précédents ne jouissaient pas d'un soutien général de la population. Cette fois-ci, des Iraniens de toutes les catégories descendent dans la rue : des agriculteurs, des enseignants, des étudiants... C'est un mouvement unitaire. Une autre particularité est la continuité : chaque jour, depuis près d'un mois, les Iraniens sont dans la rue. La conjugaison de ces deux éléments est nouvelle et nous place face à un tournant.

| **À lire aussi** Iran : malgré la censure, les sombres échos d'une répression en cours

Ce mouvement peut-il conduire à des réformes ?

A. N. : Le régime n'a aucune possibilité de se réformer parce qu'il est totalitaire. Il propose un monde divisé entre le bien et le mal. Dans ces conditions, le dialogue n'est pas possible. Le pouvoir se trouve donc face à cette alternative : continuer de recourir à la violence ou se nier lui-même.

| **À lire aussi** Iran, l'État meurtrier

À l'occasion du 20e anniversaire de la révolution, vous écriviez que, à vouloir régenter et invisibiliser les femmes, le régime donnait une forte portée politique au moindre de leurs actes de défiance. Les manifestations, aujourd'hui, en sont-elles la preuve ?

A. N. : Exactement. Avec les minorités et la culture, les femmes font partie des trois cibles auxquelles le pouvoir s'en est pris après la révolution. Il a modifié la loi de protection de la famille, qui leur était favorable, a imposé le port du hidjab... En fait, il a politisé le corps des femmes. Il en a fait une arme. Dans ce contexte, que les femmes descendent dans la rue et retirent leur foulard démontre que le régime a échoué à les contrôler. Il en est conscient, comme il est conscient du pouvoir des femmes. Il sait qu'il a perdu la partie. C'est pourquoi sa réaction est très violente.

Iran : dernières actus

Chute de Bachar Al Assad en Syrie : l'Iran privilégie sa survie

DÉCRYPTAGE – Quelles conséquences politiques après la chute de Bachar Al Assad ?

Syrie : à la frontière avec le Liban, les réfugiés célèbrent la chute du régime Al Assad

Syrie : retour en 10 dates sur la dictature de Bachar Al Assad

Iran : la Prix Nobel de la paix Narges Mohammadi libérée de prison pour raison médicale

Syrie : la prise d'Alep par les rebelles bouscule les équilibres régionaux

Nucléaire iranien : le ton monte entre Téhéran et les Occidentaux avant le retour de Trump

Iran : des cliniques aux caméras, le pays en guerre contre les femmes

Nucléaire iranien : les Occidentaux ont déposé une résolution, mise en garde de Téhéran

[Voir plus d'articles](#)

À lire aussi Iran : qui sont les cinq Français détenus par Téhéran ?

Contrairement à vous, qui avez connu l'Iran d'avant la révolution, les jeunes femmes qui protestent n'ont jamais mené d'existence libre. Qu'est-ce qui les pousse à manifester ?

A. N. : Il faut se plonger dans l'histoire de la lutte des femmes iraniennes. Celle-ci est très ancienne. C'est dès le XIX^e siècle que, pour la première fois, une femme a retiré son voile : Tahirih, exécutée en 1852. Au début du XX^e siècle, les femmes ont joué un rôle actif dans la révolution pour passer à une monarchie constitutionnelle. L'Iran s'est ensuite doté d'un ministère des affaires féminines, le deuxième au monde... Certes, les jeunes femmes qui manifestent aujourd'hui n'ont pas vécu ce passé et n'ont pas joui de la liberté dont j'ai pu profiter avant 1979. Mais elles ont reçu cet héritage de leur mère, de leur grand-mère... Il nourrit leur résistance.

À lire aussi « En retirant leur voile, les Iraniennes font des hommes qui luttent à leurs côtés des frères politiques »

Diriez-vous que ce mouvement est féministe ?

A. N. : C'est une révolution commencée et portée par les femmes. Mais ce qui est formidable, c'est que d'autres groupes l'ont rejointe. Les hommes, notamment, qui ont compris qu'ils devaient s'unir. La liberté des femmes est la liberté de tous.

(1) Plon, 2004, 396 p., 24 €.

À découvrir « C'est depuis le ventre de la bête iranienne que persiste et s'organise la résistance »

Iran

Opinions et débats

Moyen-Orient

Chute de Bachar Al Assad en Syrie : l'Iran privilégie sa survie

DÉCRYPTAGE – Quelles conséquences politiques après la chute de Bachar Al Assad ?

Syrie : à la frontière avec le Liban, les réfugiés célèbrent la chute du régime Al Assad

Syrie : retour en 10 dates sur la dictature de Bachar Al Assad

Iran : la Prix Nobel de la paix Narges Mohammadi libérée de prison pour raison médicale

Syrie : la prise d'Alep par les rebelles bouscule les équilibres régionaux

Nucléaire iranien : le ton monte entre Téhéran et les Occidentaux avant le retour de Trump

Iran : des cliniques aux caméras, le pays en guerre contre les femmes

Nucléaire iranien : les Occidentaux ont déposé une résolution, mise en garde de Téhéran

Voir plus d'articles



← Zar Amir vit aujourd'hui en France. Azar Nafisi est installée, elle, aux Etats-Unis.

ZAR AMIR – AZAR NAFISI

“LES FEMMES VONT SAUVER L'IRAN”

Propos
recueillis
par Elisabeth
Philippe
et Nicolas
Schaller

Collages Lola
Halifa-Legrand

L'une est actrice, l'autre, écrivaine. Toutes les deux sont iraniennes et vivent en exil mais continuent à se battre. “Le Nouvel Obs” a fait se rencontrer l'interprète et coréalisatrice de “Tatami” et l'autrice de “Lire dangereusement”

L'actrice Zar Amir et l'écrivaine Azar Nafisi ne s'étaient jamais rencontrées. Iraniennes, de deux générations différentes, elles vivent en exil. Parce qu'elle risquait une centaine de coups de fouet et la prison à cause d'une sextape, la première a dû fuir Téhéran pour Paris, en 2008. En 2022, elle recevait le prix d'interprétation à Cannes pour son rôle dans « les Nuits de Mashhad ». Ecrivaine issue d'une grande famille iranienne (son père fut maire de Téhéran de 1961 à 1963), la seconde a fini par s'installer aux Etats-Unis en 1997 après avoir été renvoyée ►

“VIVRE OU RESTER DANS LEUR PAYS ? LES IRANIENS N'ONT PAS D'AUTRE CHOIX.”

AZAR NAFISI, ÉCRIVAINNE

de l'université pour son refus de porter le voile. Elle a connu un succès international avec son ouvrage « Lire Lolita à Téhéran » (2004), bientôt porté à l'écran, avec Zar Amir au casting. Si nous les avons réunies, c'est aussi parce que Azar Nafisi publie « Lire dangereusement », un essai érudit et engagé sur le pouvoir de la fiction face à l'oppression. De son côté, Zar Amir coréalise et joue dans le percutant « Tatami », sur une judoka menacée par le régime des mollahs (*Voir la critique p. 78*). Deux ans après la mort de Mahsa Amini et les débuts du mouvement Femme, Vie, Liberté, elles nous parlent d'art, de révolution et de la puissance des Iraniennes.

Azar Nafisi, qu'avez-vous pensé de « Tatami » ?

AZAR NAFISI Ce n'est pas qu'un film sur l'Iran, c'est un film sur les choix que nous sommes amenés à faire. Un Etat totalitaire comme la République islamique cherche toujours à vous confisquer votre identité. Si vous êtes vous-même, vous devenez une menace. « Tatami », qui m'a ravie et émue, parle d'une femme qui refuse de se conformer à ce que les mollahs veulent faire d'elle. Jusqu'à mettre sa vie et sa famille en péril.

L'héroïne du film est judoka, et le régime iranien veut la pousser à mentir et à abandonner le championnat du monde de peur qu'elle n'affronte une Israélienne. Pourquoi avoir choisi le cadre d'une compétition sportive, Zar Amir ?

ZAR AMIR Pour un sportif issu d'un pays totalitaire, chaque geste devient politique. C'est une bonne façon de montrer la pression que subissent les Iraniens et les choix auxquels les contraint le système. Des choix qui mettent en jeu leur vie.

A. NAFISI Dans « Lire Lolita à Téhéran », j'écris que vivre en s'accommodant des lois de la République islamique, c'est comme coucher avec une personne sans en avoir envie. On se déteste de l'avoir fait. Vous êtes en vie, vous pouvez vous promener, manger, dormir, discuter, mais vous vous perdez. C'est une mort d'un autre genre. Notre combat n'est pas politique, il est existentiel. C'est tout le sens du slogan « Femme, Vie, Liberté ». Le personnage de Maryam, la coach que Zar interprète, est très ambigu. Pour survivre, elle a dû tuer qui elle était, devenir une autre.

Z. AMIR Maryam représente de nombreuses Iraniennes de ma génération. Nous nous sommes toutes trahies à un moment en menant une vie qui ne nous correspondait pas. C'est la grande différence entre ma génération et celle du mouvement Femme, Vie, Liberté. Aujourd'hui, nous sommes fatiguées de tous ces mensonges. Le gouvernement joue avec nos vies, celles

de nos parents... Vivre ou rester ? Les Iraniens n'ont pas d'autre choix. C'est pourquoi le film est en noir et blanc, comme leur monde.

Azar Nafisi, qu'est-ce qui vous a poussée à quitter l'Iran pour les Etats-Unis ?

A. NAFISI Je me suis longtemps demandé si je devais partir. Je culpabilisais – je culpabilise toujours. Mais à un moment j'ai senti que tout ce que j'étais en tant que femme, professeure, écrivaine, militante des droits humains, mère, amie, m'avait été arraché. C'est en Iran que je me sentais en exil. A l'étranger, je savais que je pourrais me faire la voix de tous ceux condamnés au silence dans mon pays. Après mon arrivée aux Etats-Unis, certains m'ont accusée d'être occidentalisée, un laquais des impérialistes. J'ai entendu ce refrain tant de fois, selon lequel une fillette mariée à l'âge de 9 ans, la polygamie ou la lapidation à mort font partie de notre culture. Mais pas Ferdowsi ou Saadi, nos grands poètes et penseurs. Si telle est ma culture, alors celle de l'Europe, c'est l'Inquisition et pas saint Thomas d'Aquin, Molière ou Jane Austen ; celle de l'Amérique, c'est l'esclavage. La liberté n'est ni d'Orient ni d'Occident.

Z. AMIR Je me sens davantage iranienne depuis que je vis en France. L'Iran a plus de sens pour moi quand je parle en tant qu'exilée des conditions de vie sur place. A l'étranger, les gens nous jugent à partir de ce que l'art, en particulier le cinéma, renvoie de nous. Or, malheureusement, beaucoup de très bons films iraniens ne montrent pas la société telle qu'elle est. Non, les femmes ne portent pas le voile chez elles et ne dorment pas avec.

A. NAFISI Une des choses qui m'a sauvée, c'est la lecture et l'écriture. Mon père me lisait une histoire tous les soirs. Des poèmes de Ferdowsi, « Alice au pays des merveilles », « Pinocchio », « le Petit Prince »... J'ai donc compris très jeune que le monde entier pouvait s'offrir à moi à travers la littérature. Quand, plus tard, on m'a envoyée étudier en Angleterre, j'ai su que si rien ne me garantissait d'être éternellement chez moi en Iran, j'aurais toujours ce que l'Iran a de meilleur à m'offrir : ses grands poètes. En partant, j'ai donc pris avec moi trois livres de Hafez, Rûmi et de la poète féministe Forough Farrokhzad. Le « chez soi » est une notion fragile. La République de l'imaginaire est devenue mon chez-moi.

Z. AMIR Je dis toujours que mon chez-moi, c'est là [elle montre son cœur]. Ma république, c'est mon âme. Ce que vous dites de la littérature, je l'ai vécu à mon niveau. Les romans d'Alexandre Dumas m'étaient interdits quand j'étais petite. Je me cachais dans mon lit pour les lire. Comme beaucoup d'Iraniens, mes parents étaient cinéphiles, et chaque vendredi, un « dealer » venait nous vendre des films qu'on regardait sur notre gros magnétoscope. On risquait la pri-

● **Tatami**, de Zar Amir Ebrahimi et Guy Nattiv, avec Arianne Mandi, Zar Amir Ebrahimi.

● **Lire dangereusement**, par Azar Nafisi, traduit de l'anglais par David Fauquemberg, Zulma, 320 p., 21,50 euros.



“LE RÉGIME DES MOLLAHS CRAINT LES FEMMES. IL VOIT DANS LEURS CORPS UN DANGER.”

ZAR AMIR, RÉALISATRICE

son rien que pour ce lecteur VHS ! J'avais 7-8 ans. Quand le film n'était pas de mon âge, je me cachais derrière le canapé pour en profiter aussi.

Quels films de votre enfance vous ont marquée ?

Z. AMIR Le personnage de Scarlett O'Hara dans « Autant en emporte le vent » m'avait frappée par son énergie. C'est une femme forte. Dans mes films, je ne veux pas montrer de femmes victimes. C'est une règle que je me suis donnée. Au cinéma, les personnages de femmes qui échappent au statut de victime sont très rares. Quand j'ai lu le scénario de « Tatami », Maryam pouvait être perçue comme une victime. J'ai retravaillé le rôle afin que le film mette en présence deux femmes fortes : l'une qui doute, Maryam, et l'autre qui se montre très déterminée, Leila.

↑ Arienne Mandi (la judoka) et Zar Amir (sa coach) dans « Tatami », qui vient de sortir en salle.

A travers elles, deux générations de femmes iraniennes sont représentées.

A. NAFISI Dans « Lire dangereusement », j'évoque les écrivaines afro-américaines Toni Morrison et Zora Neale Hurston. A cause de la couleur de leur peau, elles se trouvaient du côté des victimes, mais en racontant leur histoire, elles ont repris le contrôle sur leur récit. Les femmes iraniennes aussi ont découvert leur pouvoir. Elles descendent dans la rue sans savoir si elles rentreront vivantes et couvrent le son des balles avec leurs chansons. Elles incarnent une autre forme de révolution, non violente. Si une seule mèche de cheveux peut leur valoir une centaine de coups de fouet, la torture ou une balle entre les yeux, c'est le signe même de leur puissance. Le régime les craint, il voit dans leurs corps un danger.

Le moment où l'héroïne de « Tatami » retire son voile durant un combat est très symbolique.

Z. AMIR Nous ne voulions surtout pas mettre l'accent sur son geste. On a même pensé retirer la scène. Dans la réalité, la Fédération internationale de Judo interdit aux compétitrices de porter un voile à cause du danger que cela leur fait courir. La magie du cinéma a voulu que nous tournions deux mois après le début du mouvement Femme, Vie, Liberté en Iran. Au sein de l'équipe, nous – Israéliens, Géorgiens, Américains, Iraniens – étions tous bouleversés par les images qui nous parvenaient. Nous avions la sensation de participer à cette révolution. Quand Arienne, la comédienne, a finalement enlevé son voile, ce n'était pas prévu, la caméra était derrière elle. Elle l'a fait dans un geste bref et naturel avant de retourner au combat. Comme si cette image cristallisait tout ce qui se passait en Iran.

Vous avez coréalisé « Tatami » avec un Israélien. Un autre geste fort.

Z. AMIR Pour être honnête, j'ai mis deux-trois semaines avant d'accepter. J'avais peur du jugement des autres. Jusqu'à ce que je comprenne que j'étais en train de reproduire le comportement de Maryam. En travaillant avec Guy Nattiv puis avec Eran Riklis (également israélien) sur l'adaptation de « Lire Lolita à Téhéran », j'ai vu à quel point Iraniens et Israéliens se ressemblent. Nous sommes en retard, nous savons mentir, rire des choses les plus terribles...

Quel futur imaginez-vous pour l'Iran ?

Z. AMIR Je suis très enthousiaste. Une page s'est tournée, et on ne reviendra plus en arrière, même si on doit le payer cher. Les femmes vont sauver l'Iran.

A. NAFISI Je le crois aussi. Et l'avènement d'un Iran démocratique aura des effets sur le monde entier, pas seulement sur le Moyen-Orient. J'ai espoir. ●

Les bibliothèques sont les endroits les plus démocratiques au monde”

“La fiction, par sa forme même, est démocratique”. C’est la théorie d’**Azar Nafisi**, et c’est pour cette raison qu’il lui a semblé plus pertinent que jamais de partager, près de 20 ans après *Lire Lolita à Téhéran*, ode au pouvoir irréductible de la littérature, cinq lettres adressées à son père, qui reviennent sur la situation intellectuelle de la société américaine, balafée par le mandat Trump. Dans *Lire dangereusement*, elle évoque, en citant quelques-uns des auteurs de son panthéon personnel (Toni Morrison, James Baldwin, Platon, Ta-Nehisi Coates, Elias Khoury), le pouvoir de la littérature quand il s’agit de penser hors des préjugés et des stéréotypes, de multiplier les points de vue et peut-être, surtout, de susciter et nourrir notre capacité à l’empathie.

Entretien **Aurore Engelen**

Était-il urgent pour vous d’écrire ce livre ?

La majorité des gens pense qu’une démocratie ne peut pas faire machine arrière pour devenir une dictature, mais c’est exactement ce que j’ai vu advenir en Iran. Le fait que les gens ne soient pas conscients de la gravité de la situation rend les choses particulièrement urgentes pour moi.

Vous soulignez cette dichotomie: en Iran, on torture et emprisonne les poètes, aux États-Unis on les ignore, ce sont finalement deux faces d’une même pièce.

Tant que les livres étaient autorisés en Iran, on ne s’en préoccupait pas vraiment, pensant que ce serait toujours le cas. Mais la démocratie, il faut l’entretenir, la soigner. En Amérique, les gens ont trop de confort, ils ne veulent pas être dérangés, alors ils restent coincés dans une idéologie simpliste. Je suis souvent confrontée à des étudiants qui me disent: *“Je ne peux pas lire ça car ça me met mal à l’aise, je trouve ça dérangeant”*. Et j’ai envie de leur dire: *“Mais la vie est dérangeante!”* Si

on ne peut pas tolérer les mots de quelqu’un d’autre, comment pourrait-on tolérer sa réalité, voire son existence? Si on ne peut pas regarder quelqu’un en lui disant: “Je suis opposée à toi, mais je sais que tu existes”, on va devenir un État totalitaire, qui veut éliminer l’opposant. En démocratie, on n’élimine pas l’autre, on échange avec lui.

En parlant de livres qui dérangent, vous évoquez Margaret Atwood et *La Servante écarlate*. Vous expliquez que la fiction d’Atwood ressemblait fort à votre réalité... On en vient à l’universalité de l’expérience de la fiction.

C’est ce qui rend la fiction si grande. On l’écrit d’un endroit spécifique, mais elle est universelle. Bien sûr, le roman d’Atwood est une dystopie, mais d’une certaine façon, je l’ai vécue. Quand mes amies iraniennes me disaient ne pas vouloir en parler car elles avaient le sentiment de vivre cette situation, je leur disais que c’était justement pour ça que l’on devait en parler. Que c’est pour ça qu’Atwood est importante. Elle porte le message des vicissitudes du totalitarisme auprès d’autres pays qui ne sont pas (encore) totalitaires.

Le livre aborde également la question du backlash, le fait que nos droits ne sont pas un dû mais un privilège.

On le vit en ce moment même, ce backlash. Je dis souvent à mes étudiants que leurs droits ne leur ont pas été donnés par la grâce de Dieu, que des gens sont morts pour qu’ils puissent en jouir. Et ça m’agace toujours de voir à quel point les gens vivant dans des sociétés démocratiques n’ont aucune conscience du fait que les droits dont ils disposent peuvent leur être enlevés à tout moment. Les gens comme Trump aujourd’hui ont nos droits dans leur ligne de mire.

Vous citez Ray Bradbury, ou Salman Rushdie, qui dit comment la littérature dit le vrai, quand l'État a besoin du faux.

L'écrivain révèle la vérité au monde. Or quand on connaît la vérité, on ne peut pas rester silencieux, sans quoi on devient complice des crimes qui sont commis. La beauté de ça, c'est qu'il n'y a pas que les écrivains qui sont impliqués dans la vérité. Les lecteurs le sont aussi. La vérité est si dangereuse que la première chose que font les systèmes totalitaires, c'est d'attaquer les porteurs de la vérité, les femmes, les minorités, et celles et ceux qui œuvrent dans le domaine de l'imagination et des idées. Mais la bonne nouvelle, c'est qu'ils ont peur. Le fait qu'ils utilisent leurs armes n'est pas un signe de force. La force, elle est du côté de ces jeunes Iraniennes qui enlèvent leur voile et descendent dans les rues. Le régime n'est pas puissant. Il est violent, mais pas puissant.

Vous évoquez aussi des écrivains du Moyen-Orient comme David Grossman.

Ils parlent de guerre, et pour eux, l'écriture est une arme de paix, en poussant à connaître l'ennemi, à appréhender son humanité.

C'est la chose la plus difficile dans la vie, regarder son ennemi comme un être humain. C'est tellement facile de se laisser posséder par la haine. Comprendre son ennemi, c'est refuser d'aller sur son terrain, pour l'amener

Azar Nafisi

1955 Naissance à Téhéran
1997 Exil à Washington
2004 Sortie du best-seller *Lire Lolita* à Téhéran aux éditions Zulma
2024 Sortie de *Lire dangereusement* chez le même éditeur

sur le nôtre. Écrire est un acte d'amour. On peut détester, en écrivant, mais les meilleures écritures sont des actes de révélation. À soi-même et aux autres. On écrit pour être lu. On se rapproche de gens qui ne sont pas comme soi, ce qui amène l'empathie.

Votre père disait que le monde entier sait beaucoup sur l'Amérique, mais que l'Amérique ne sait pas grand-chose sur le monde. On en revient à la curiosité.

Oui, mon père était obsédé par l'Amérique, il la regardait comme un phénomène qu'il voulait comprendre. Pour lui, ce qui mettait l'Amérique en danger, c'était l'ignorance. Ne pas connaître le monde, mais poser quand même un jugement sur le monde. Mon père m'a transmis le goût des livres et, grâce à eux, j'ai visité de nombreux pays avant même d'y mettre les pieds. J'appelle ça mon "monde portable", et ça, personne ne peut me l'enlever. Là maintenant aux États-Unis, on est au cœur d'un ouragan. Cet ouragan peut vous prendre tout ce que vous possédez. Mais ni lui ni personne ne pourra jamais me prendre mon monde imaginaire.

Vous citez l'exemple d'une jeune étudiante, Razieh, "amoureuse" de Henry James, au point d'en parler jusqu'à ses dernières heures, enfermée dans une geôle iranienne. Cela montre aussi comment la littérature voyage dans l'espace et le temps.

Oui, la littérature transcende tous les obstacles que la réalité met sur notre chemin. Elle transcende la nationalité, le genre, la race, la religion. Elle nous emmène dans une république de l'imagination où tout le monde est le bienvenu. C'est la démocratie ultime. Je dis toujours toujours que les bibliothèques sont les endroits les plus démocratiques au monde. ●



© KEITH MORRIS/HAY FOTOS/ALAMY STOCK PHOTO